

D'un [r] à l'aut[ʁ]e : contribution à la chute du R apical au Québec

Côté, Marie-Hélène & Saint-Amant Lamy, Hugo

Université d'Ottawa
mhcote@uottawa.ca, hsain062@uottawa.ca

1 Introduction

Les variations dans le lieu et le mode d'articulation du R constituent un problème classique de la phonologie du français. Les variétés canadiennes de français offrent à cet égard un terrain d'étude privilégié, puisqu'y coexistent des variantes apicales et dorsales de R, qui divisent le Québec en deux zones : celle des R « roulés sur le bout de la langue » à l'ouest et celle des R articulés avec le dos de la langue à l'est. Les variantes apicales sont cependant en forte régression, un processus qui fait l'objet d'une abondante littérature en sociolinguistique (Clermont & Cedergren, 1979 ; Santerre, 1979, 1982 ; Cedergren, 1985 ; Tousignant, 1987 ; Tousignant et coll., 1989 ; Sankoff et coll., 2002 ; Blondeau et coll., 2002 ; Sankoff & Blondeau, 2007, à paraître).

Ces études portent cependant presque exclusivement sur le parler de Montréal et sur un corpus, celui de Sankoff-Cedergren de 1971 et ses suites de 1984 et 1995. Notre objectif est d'élargir la base géographique et méthodologique des recherches sur le passage du R apical au R dorsal par l'étude d'un corpus de la ville de Trois-Rivières, élaboré dans le cadre du projet PFC (Durand et coll., 2002, 2009). Nous considérerons trois aspects de la variation entre R apical et R dorsal. Premièrement, celui de son conditionnement géographique. La localité de Trois-Rivières est d'un intérêt particulier dans ce contexte puisqu'elle se situe en zone apicale à la frontière de l'aire dorsale. Une comparaison entre Montréal et Trois-Rivières permettra donc de mieux caractériser le mode de diffusion du R dorsal dans la zone apicale et, en particulier, d'explorer le rôle du contact entre les deux zones et l'influence relative de deux normes favorisant la variante dorsale : la norme locale, celle de l'est du Québec, et la norme internationale. Deuxièmement, nous regarderons de plus près le conditionnement contextuel de la variation entre R apical et dorsal, c'est-à-dire la relation entre le choix de la variante et la position du R dans le mot et le groupe de mots. Cet aspect a bien sûr déjà été abordé, mais il est juste de dire que l'ensemble des études antérieures a davantage été préoccupé par le conditionnement social de la variable. Enfin, nous aborderons une dimension inusitée du problème, celle du conditionnement diamésique et de la distinction entre la parole lue et la conversation, qui soulève dans le contexte québécois des interrogations intéressantes.

Nous passerons d'abord en revue certains éléments du contexte de cette recherche, concernant la variété de français considérée et les études antérieures sur le passage au R apical (section 2). La section 3 présentera les données de Trois-Rivières analysées ici. Chacun des facteurs à l'étude, géographique, contextuel et diamésique, fera enfin l'objet d'une brève discussion (sections 4-6).

2 Contexte

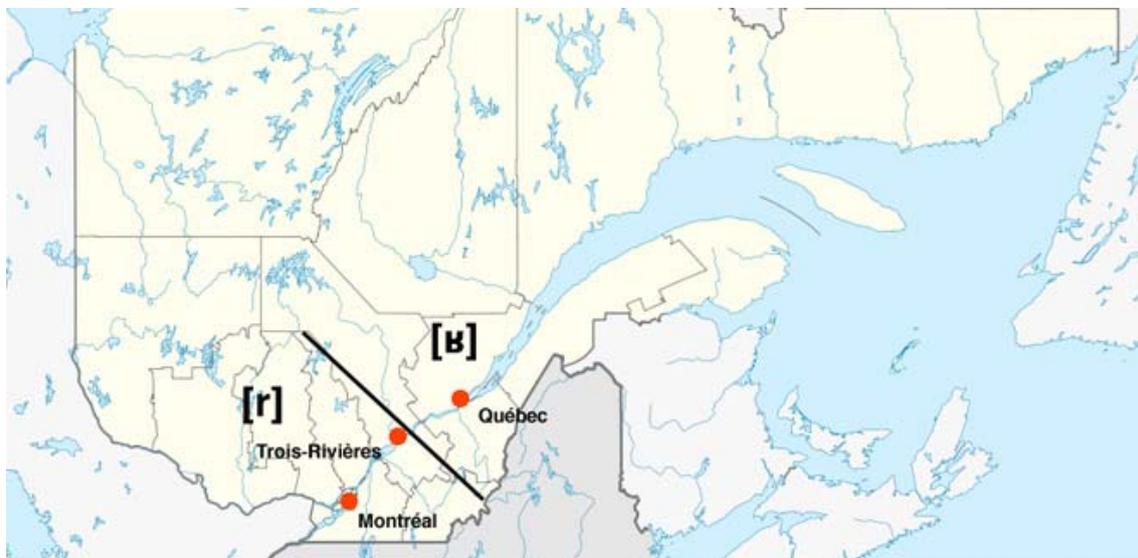
Les variétés canadiennes se divisent en deux grands groupes : les variétés acadiennes dans les provinces maritimes (environ 275 000 locuteurs) et les variétés laurentiennes sur le reste du territoire. Le français laurentien compte environ 6,5 millions de locuteurs : 90% au Québec, le reste dans des communautés francophones d'importance variable dans les provinces plus à l'ouest, en particulier en Ontario. Le français laurentien est plus souvent appelé « québécois » ou « canadien », deux termes que nous évitons ici pour des raisons énoncées dans Côté (à paraître).

Le français laurentien est lui-même divisé en deux grandes zones dialectales historiques : l'est et l'ouest, centrés respectivement sur les villes de Québec, la capitale politique, et Montréal, la métropole

économique et démographique. Trois-Rivières se situe à mi-chemin entre ces deux pôles, sur la rive nord du Saint-Laurent. Fondée en 1634, il s'agit de la seconde plus ancienne ville de Nouvelle-France, après Québec. Trois-Rivières, avec ses 130 000 habitants (appelés *Trifluviens*), est aujourd'hui le centre administratif, économique et culturel de la région de la Mauricie.

Le lieu d'articulation du R est précisément le trait le plus emblématique de la distinction est-ouest dans le domaine laurentien, l'aire de l'est étant traditionnellement associée au R dorsal et l'aire de l'ouest au R apical. L'isoglosse du R coupe le Québec à mi-chemin entre Québec et Montréal, tout juste à l'est de Trois-Rivières, perpendiculairement au fleuve Saint-Laurent. La carte du Québec méridional à la Figure 1 situe Montréal, Trois-Rivières et Québec, ainsi que l'isoglosse du R, qui sépare les deux zones, où [r] et [ʁ] symbolisent respectivement les variantes apicales et dorsales.

Figure 1 : Carte du Québec méridional



Cette répartition est déjà esquissée par le père Laurent Tremblay, dans ce qui est peut-être la première étude géolinguistique du français au Québec (Verreault et Lavoie 1999) et dans l'étude de Jean-Paul Vinay (1950). Le monumental *Atlas linguistique de l'est du Canada* (Dulong et Bergeron 1980) confirme et précise l'isoglosse du R qui, par son niveau de détail, fait figure d'exception dans une cartographie encore incomplète de la phonologie laurentienne traditionnelle. Le statut de Trois-Rivières n'est cependant pas toujours clair dans ces études. Le père Tremblay la place explicitement dans la zone apicale, mais Vinay est ambigu à cet égard. L'*Atlas*, quant à lui, ne comprend que des points d'enquête ruraux, ce qui exclut Trois-Rivières, mais il est intéressant de noter que le premier village enquêté à l'est de Trois-Rivières (Champlain) a des R dorsaux et le premier village à l'ouest (Yamachiche) des R apicaux. L'étude sociolinguistique de Deshaies-Lafontaine (1974) sur la communauté de Trois-Rivières confirme cependant son appartenance à la zone apicale. Plusieurs des Trifluviens interrogés par Deshaies-Lafontaine ont d'ailleurs affirmé que leur dialecte se démarquait de celui de Québec par ses R « roulés » ; ils étaient donc conscients de cette particularité linguistique locale. Trois-Rivières se situe ainsi véritablement aux limites de l'aire apicale.

L'origine historique de cette répartition des variantes du R n'est pas bien établie, mais on sait qu'elle est ancienne et précède probablement la Conquête anglaise de 1760. Poirier (1994) suggère que les premiers colons qui se sont installés à Montréal venaient davantage des régions rurales de l'ouest de la France, où prédominait le R apical, alors que ceux qui ont peuplé Québec étaient plutôt originaires du centre de la

France, dominé par la région parisienne où le R dorsal était déjà répandu, et du nord-ouest. Le R dorsal a aussi pu être renforcé à Québec par « une tendance normalisatrice découlant de la présence de fonctionnaires de l'administration française » (Poirier 1994 : 75). Selon Morin (2002), la Nouvelle-France a au contraire pu être entièrement apicale au 17^e siècle et ce serait plutôt les colons arrivés entre la fin du 17^e siècle et 1760 qui auraient pu introduire le R dorsal dans la région de Québec.

Quoi qu'il en soit, le R apical, pourtant considéré comme la norme sociale en français laurentien au début du 20^e siècle, est maintenant partout en régression rapide au Québec. Cette évolution est particulièrement bien documentée à Montréal, sur la base de la grande enquête sociolinguistique Sankoff-Cedergren de 1971 et des sous-enquêtes subséquentes de 1984 et 1995 (Clermont & Cedergren, 1979 ; Santerre, 1979, 1982 ; Cedergren, 1985 ; Sankoff et coll., 2002 ; Blondeau et coll., 2002 ; Sankoff & Blondeau, 2007, à paraître). Ces chiffres tirés de Clermont & Cedergren (1979) suffisent à montrer l'ampleur et la vitesse du changement : dans l'enquête de 1971, les locuteurs nés avant 1917 produisent seulement 7,6% de R dorsaux, alors que cette proportion grimpe à 92,7% pour les locuteurs nés entre 1952 et 1956, qui ont donc entre 15 et 19 ans au moment de l'enquête. Selon Blondeau et coll. (2002), il s'agit d'un changement par en-dessus. Mais son mode de diffusion à travers la zone apicale reste à préciser. Deux points particuliers peuvent être soulevés : celui du rôle du contact avec la zone dorsale et celui de l'influence relative de la norme dorsale locale, celle de la région de Québec, et de la norme globale du français « international ».

3 Données

Les données examinées ici proviennent de l'enquête PFC menée à Trois-Rivières. Douze locuteurs trifluviens ont été enregistrés selon le protocole PFC (Durand et coll. 2002, 2009). Ces locuteurs sont répartis en deux groupes d'âge : six entre 21 et 24 ans, six entre 52 et 79 ans. Le groupe âgé comprend lui-même quatre locuteurs entre 73 et 79 ans et deux de 52 et 53 ans. Chaque groupe et sous-groupe d'âge est composé d'un nombre égal d'hommes et de femmes. Tous les locuteurs ont grandi à Trois-Rivières et au moins un de leurs parents est né à Trois-Rivières ou dans un village avoisinant. Le niveau d'éducation est relativement élevé puisque tous les participants ont au moins deux années d'éducation post-secondaire (générale ou technique) et ont étudié jusqu'à l'âge de 20-23 ans.

Les enregistrements ont eu lieu en août 2010 et chaque locuteur a accompli cinq tâches : les quatre tâches prévues au protocole PFC et communes à toutes les enquêtes du projet (lecture d'une liste de 94 mots, lecture d'un texte, conversation guidée, conversation libre) et la lecture d'une liste complémentaire de 209 mots ou courtes séquences, élaborée spécifiquement par la première auteure pour les enquêtes PFC menées en territoire laurentien et destinée à tester un grand nombre de processus caractéristiques de cette variété de français. C'est le second auteur, lui-même trifluvien qui a recruté les participants dans son réseau social.

Les entrevues ont été menées de façon à obtenir la parole la plus informelle et la moins surveillée possible dans les conversations libres, qui ont fourni les données de la présente analyse. Ces conversations libres étaient conçues comme des dialogues spontanés entre les participants et l'enquêteur trifluvien (le second auteur), qui connaissait déjà personnellement tous les participants, à l'exception de CC. En outre, les conversations libres ont toujours eu lieu à la fin de l'entrevue, lorsque les participants sont les plus susceptibles de faire abstraction de la situation d'enregistrement. Toutes les conversations ont été transcrites et codées selon les conventions PFC.

Comme on pouvait s'y attendre, les six locuteurs les plus jeunes, nés entre 1986 et 1989, utilisent catégoriquement le R dorsal (comme les locuteurs du même âge à Montréal ou ailleurs au Québec). Ces locuteurs sont d'emblée exclus de l'analyse qui suit et seuls les six locuteurs les plus âgés, nés entre 1931 et 1958, ont été retenus. Comme on le verra plus en détail, tous présentent une alternance entre R apicaux et dorsaux. Le tableau 1 résume les caractéristiques des six locuteurs analysés ; voir Côté (à paraître) pour une description plus détaillée de l'ensemble de l'enquête trifluvienne.

Tableau 1: Caractéristiques des six locuteurs les plus âgés de l'enquête PFC de Trois-Rivières

Code	CC	BP	WD	HD	CL	JB
Sexe	F	M	M	F	F	M
Année de naissance	1931	1933	1934	1937	1957	1958
Âge en 2010	79	77	76	73	53	52

Pour chacun des locuteurs retenus, nous avons examiné cinq minutes de conversation libre, ce qui nous a fourni entre 106 et 170 occurrences de R par locuteur, pour un total de 807 R. Ces R ont été classés par deux ou trois juges (les deux auteurs et une troisième juge) en cinq catégories :

- R apicaux
- R dorsaux
- R vocalisés
- R absents
- R anglais

Cette catégorisation suit celle des études antérieures en se concentrant essentiellement sur la distinction dans le lieu d'articulation du R – apical vs dorsal – qui est relativement aisée à établir. À l'intérieur de ces deux catégories, aucune distinction n'est faite entre battues, trilles et fricatives, ou entre consonnes vélares ou uvulaires dans la catégorie dorsale (voir Santerre 1982 pour une description plus détaillée des différentes articulations du R montréalais). La distinction entre R vocalisés et absents appelle quelques précisions. Les R vocalisés se retrouvent essentiellement en fin de mot en position post-vocalique, où ils allongent la voyelle précédente et en modifient la qualité (p. ex. dans *père*, *pire* ou *peur*). Toutes les voyelles s'allongent devant R final en français laurentien et toutes les voyelles longues en syllabe finale fermée, à l'exception de /a/, sont susceptibles de diphtonguer (Côté 2010). La vocalisation du R tend à accentuer l'allongement et la diphtongaison ; dans le cas d'un R précédé d'une voyelle antérieure arrondie [y œ], comme dans *sûr* ou *valeur*, la voyelle peut également être rhotacisée (voir Mielke 2011). Le détail des caractéristiques phonétiques du R vocalisé dépasse le cadre de cette étude, d'autant plus que la vocalisation ne jouera pas de rôle significatif dans la discussion qui suit. Il suffit de dire qu'ont été considérés comme vocalisés les R finaux qui, à l'écoute, ne comportaient aucune constriction consonantique.

À l'inverse, les R absents ne laissent aucune trace, en particulier sur la voyelle précédente. Ce type de R se retrouve dans trois contextes spécifiques :

- dans les groupes finaux obstruante+R, où le R chute dans 96% des cas (76/79), y compris devant les mots à initiale vocalique, par exemple dans *quatre ou cinq* [katusɛ:k] (CL) ;
- dans certaines prépositions à R final courantes (*sur*, *pour*, *par*), variablement réalisées [sy, pu, pa] ;
- dans certains autres mots fréquents: *trois* [twɔ], *regarde* [(ɾ)ga(d)], *parce que* [paskœ], *pourquoi* [pukwa].

Par exemple, il faut opposer *sur*, régulièrement prononcé [sy] (p. ex. *sur le* [syl] *bord*, HD ; *sur une* [syn] *charette*, WD), et *sûr*, prononcé plutôt [sɥ^r] (p. ex. *c'est sûr que*, JB) . Dans le second cas, le R est intégré à la voyelle, qui est longue et souvent diphtonguée ou rhotacisée ; dans le premier cas, le R est absent et la voyelle est courte et jamais diphtonguée (contra Sankoff & Blondeau, à paraître, qui traitent les R de *sur* et *sûr* comme deux cas de vocalisation). Enfin, les R anglais apparaissent dans quelques emprunts non

assimilés et sont facilement identifiables (p. ex. voyelle rhotacisée [ʁ] dans la première syllabe et [ɹ] dans la deuxième syllabe de *Sherbrooke*, CC).

Le tableau 2 fournit le nombre et la proportion des cinq réalisations du R pour chacun des six locuteurs retenus et pour l'ensemble des locuteurs (colonne de droite). On voit que les proportions de R apicaux et dorsaux varie dans des limites très comparables, de 1% (CL) à 64% (BP) pour les R apicaux, de 1% (BP) à 68% (CL) pour les R dorsaux. Les R vocalisés représentent en moyenne 14% de l'ensemble des R. Notez que les R absents et anglais sont exclus du reste de la discussion, ce qui ramène le total de R pour l'ensemble du corpus à 576.

Tableau 2 : Nombre et proportion des différents types de R

	BP	JB	HD	WD	CC	CL	TOTAL
apicaux	86 (64%)	53 (41%)	13 (10%)	17 (12%)	13 (12%)	2 (1%)	184 (23%)
dorsaux	2 (1%)	33 (26%)	78 (61%)	85 (60%)	70 (66%)	115 (68%)	383 (48%)
vocalisés	24 (18%)	21 (17%)	24 (19%)	12 (8%)	8 (8%)	20 (12%)	109 (14%)
absents	20 (15%)	21	12 (9%)	28 (20%)	10 (9%)	33 (19%)	124 (15%)
anglais	2 (1%)	0	0	0	5 (5%)	0	7 (1%)
TOTAL	134	128	127	142	106	170	807

4 Conditionnement géographique

Notre objectif ici est de comparer les données de Trois-Rivières avec celles accumulées depuis deux décennies sur Montréal, afin d'aborder le problème du conditionnement géographique de la variation entre R dorsal et apical. Nous pourrions notamment voir si la proximité de la zone dorsale, qui caractérise Trois-Rivières, a eu un effet significatif sur la vitesse de l'abandon de la variante apicale. Dans une perspective plus large, cette comparaison pourrait nous éclairer sur la source du changement vers le R dorsal et son mode de diffusion dans l'ensemble de la zone apicale.

Plusieurs modèles de diffusion peuvent être envisagés. S'il s'agit d'un changement en vague, qui repose sur la distance géographique, on s'attend à ce que la transition ait débuté plus tôt ou se soit faite plus rapidement à Trois-Rivières qu'à Montréal. On aurait alors affaire à une diffusion par contact avec la zone dorsale, diffusion continue d'est en ouest, comme le suppose Kelly (2010 : 317) quand elle affirme : « Le remplacement de [r] par [ʁ], est un changement récent dans le parler canadien, observé dans la région de Québec dès le milieu du XX^e siècle, et qui s'est répandu vers l'ouest depuis lors dans toute la Vallée du Saint-Laurent ». Comme nous l'avons vu plus haut, la présence du R dorsal à Québec est certainement plus ancienne et le remplacement du R apical dans l'ouest du Québec relève d'un processus distinct. Ceci n'empêche pas que le changement en cours ait effectivement pu se produire d'est en ouest à partir de Trois-Rivières.

Au contraire, Montréal devrait précéder Trois-Rivières dans un mode de diffusion en cascade, qui relève de la densité démographique. Le R dorsal s'étendrait donc du centre (Montréal) vers la périphérie ; on notera à cet égard que l'agglomération montréalaise est environ 30 fois plus peuplée que la région trifluvienne. (Voir Wolfram et Schilling-Estes 2003 pour une présentation de différents modèles de diffusion des traits linguistiques).

Il faut également considérer le rôle qu'a pu jouer dans ce changement la norme européenne ou internationale du français, qui favorise évidemment le R dorsal. En d'autres termes, quelle est l'influence relative de la norme dorsale locale, celle de la région de Québec, et d'une norme plus globale, abondamment diffusée par les médias sonores ? On peut penser que cette dernière favoriserait l'adoption du R dorsal dans l'ensemble de la zone apicale, sans considérations géographiques internes importantes.

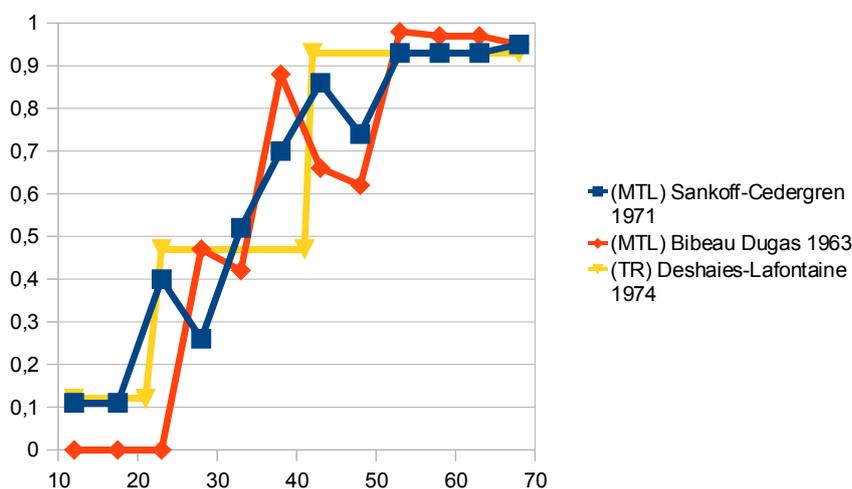
Nous aborderons ces questions par la comparaison de quatre corpus : deux corpus de la première moitié des années 70 et deux corpus plus tardifs. Dans les deux cas il s'agit d'un corpus montréalais et d'un corpus trifluvien. La variable pertinente ici sera la proportion de R apicaux sur la somme des R apicaux et dorsaux, à l'exclusion des R vocalisés, absents ou anglais, donc le rapport $[r] / ([r] + [ʀ])$, qui a également été utilisé dans les études antérieures.

Le changement de la variante apicale à la variante dorsale à Montréal a été très bien documenté sur la base du corpus Sankoff-Cedergren de 1971. Cette année-là, les locuteurs âgés de 40 ans (nés en 1931 ou plus tôt) et plus avaient une nette préférence pour la variante apicale (toujours plus de 70% des occurrences) (Clermont & Cedergren, 1979). Toutefois, on assiste chez les locuteurs plus jeunes à une véritable chute libre du $[r]$, si bien que, chez les moins de 20 ans (ceux nés après 1951), on trouve un taux d'occurrence de cette variante de moins de 10%. Les 20-40 ans (nés entre 1931 et 1951) représentent quant à eux une génération de transition.

Le corpus trifluvien de Deshaies-Lafontaine (1974) a été constitué à peu près en même temps que celui de Sankoff-Cedergren et le lieu d'articulation du R y a également été documenté. Les locuteurs nés entre 1950 et 1959 utilisent la variante apicale dans une proportion d'environ 12%, ce qui correspond aux 10% pour la même tranche d'âge à Montréal. Ceux âgés de 25 à 44 ans (nés entre 1930 et 1949) utilisent l'apicale à 47%. Finalement, ceux âgés de 45 ans et plus (nés avant 1929) utilisent cette variante dans plus de 93% des occurrences.

Le graphique 2 montre le pourcentage moyen de $[r]$ (R apicaux) selon l'âge des locuteurs en 1971, à Montréal et à Trois-Rivières. Les courbes bleue et rouge, tirées de Cedergren (1985 : 51), résument les données de deux corpus montréalais, ceux de Sankoff-Cedergren 1971 et de Bibeau-Dugas 1963. Malgré des différences mineures, les deux courbes montrent l'adoption rapide de la variante dorsale par la génération la plus jeune. La courbe jaune représente la progression du R apical à Trois-Rivières à la même époque. Même si les groupes d'âge sont plus larges dans le corpus trifluvien, le parallélisme des courbes est clair. On voit que les Trifliviens ayant adopté le changement l'ont fait à peu près en même temps que les Montréalais. Il semble donc que la distance de l'aire dorsale et de la capitale québécoise n'ait pas eu d'effet significatif sur le moment de l'adoption initiale du changement.

Graphique 2 : Pourcentage moyen de $[r]$ selon l'âge des locuteurs en 1971



Nous pouvons également opérer une comparaison entre Montréal et Trois-Rivières sur la base de deux corpus plus récents, l'enquête PFC rapportée ci-dessus et le sous-corpus de Montréal, enregistré en 1984, décrit dans Sankoff & Blondeau (2007). Ce sous-corpus montréalais comprend une partie des locuteurs enregistrés en 1971 dans l'enquête Sankoff-Cedergren. Sankoff & Blondeau (2007) ont donc pu comparer la production des mêmes locuteurs à 13 années d'intervalle et ont montré qu'une minorité non négligeable de locuteurs ont considérablement augmenté leur production de R dorsaux entre 1971 et 1984. Les locuteurs sont donc susceptibles de modifier leur comportement linguistique au cours de leur vie d'adulte, et ils le font, sans surprise, dans le sens du changement vers la nouvelle norme dorsale. Une partie des locuteurs de 1984 a de nouveau été enregistrée en 1995, mais il apparaît cette fois que les changements individuels sont limités et on ne note pas d'augmentation significative des R dorsaux dans les productions individuelles entre 1984 et 1995. De toute façon, les individus âgés de 30 ans et moins en 1984 avaient déjà essentiellement adopté le R dorsal de façon catégorique. Nous supposons donc que les locuteurs ont atteint en 1984 un état plus ou moins stable dans la production du R.

Nous pouvons dès lors mettre en parallèle les données PFC avec le corpus montréalais de 1984, en faisant l'hypothèse que les locuteurs n'ont pas modifié leur comportement individuel de façon significative entre 1984 et 2010. Les locuteurs trifluviens analysés ici sont nés entre 1933 et 1953 ; ils correspondent exactement à la génération de transition identifiée à Montréal dans le corpus de 1971. Ces locuteurs étaient âgés en 1984 de 26 à 53 ans, avec un âge moyen de 42 ans. Ils peuvent être comparés aux locuteurs du même âge du corpus Montréal 1984. Nous avons donc retenu pour comparaison 31 locuteurs de ce corpus : les 32 locuteurs analysés par Sankoff & Blondeau (2007), auxquels nous avons ajouté le locuteur Yves, âgé de 25 ans en 1984 et analysé dans Sankoff & Blondeau (à paraître), et soustrait les deux locuteurs les plus âgés (Joseph et Lucille, respectivement âgés de 66 et 69 ans en 1984). Ces 31 locuteurs ont entre 25 et 61 ans en 1984, avec un âge moyen de 39 ans.

Le tableau 3 classe les locuteurs en fonction de leur taux de R apicaux, par tranche de 20 points de pourcentage (0-19%, 20-39%, etc.). Encore ici, la proportion de R apicaux est calculée par rapport à la somme des R apicaux et dorsaux, sans tenir compte des R vocalisés, absents ou anglais (le rapport $[r] / ([r] + [ʁ])$), comme c'est le cas dans les études antérieures. Pour chacune des villes, le tableau fournit le nombre de locuteurs dans chacune des tranches, le taux moyen d'utilisation des R apicaux et l'âge moyen des locuteurs. Pour Trois-Rivières, les taux individuels sont également donnés. On voit tout de suite que les R apicaux sont utilisés dans des proportions très comparables dans les deux villes par cette génération de locuteurs (38% à Montréal contre 35% à Trois-Rivières). Dans les deux cas, on constate aussi que la plupart des locuteurs se retrouvent dans les deux catégories extrêmes 0-19% ou 80-100%. C'est le cas de 27 des 31 locuteurs montréalais et de 5 des 6 locuteurs trifluviens, ce qui indique bien que les locuteurs tendent à être des utilisateurs quasi-catégoriques de l'une ou l'autre des variétés de R et que la variation se situe plutôt au niveau de la communauté. Incidemment, on constatera aussi la distinction entre les hommes et les femmes de Trois-Rivières : alors que le taux moyens de R apicaux chez les hommes (BP, JB, WD) est de 59%, il chute à 10% chez les trois femmes (CC, CL, HD). Le même phénomène, qui voit les femmes adopter plus massivement la nouvelle norme de prononciation des R dorsaux, a également été observé à Montréal.

Tableau 3 : Proportion de R apicaux chez les locuteurs de Trois-Rivières (2010) et Montréal (1984)

% R apicaux	Nb locuteurs Montréal 1984	Nb locuteurs Trois-Rivières 2010
0-19%	17	4 (WD 17%, CC 16%, HD 14%, CL 2%)
20-39%	3	0
40-59%	0	0
60-79%	1	1 (JB 62%)
80-100%	10	1 (BP 98%)
% moyen de R apicaux	38%	35%
Âge moyen en 1984	39 ans	42 ans

Ces données suggèrent qu'en plus d'avoir commencé simultanément à Trois-Rivières et Montréal, le changement a évolué de façon comparable dans les deux villes. Elles indiquent que la proximité de Trois-Rivières à la zone dorsale ne semble pas avoir eu d'effet significatif sur le changement de rhotique. Conséquemment, cela laisse à penser qu'il ne s'agit pas d'un changement découlant directement du contact avec la zone dorsale. De même, il n'y a pas d'indication que Montréal ait pu précéder Trois-Rivières dans la perte du R apical. Un modèle de changement motivé par la densité démographique ne paraît donc pas s'appliquer non plus. Évidemment, les données non montréalaises restent beaucoup trop limitées, du fait du petit nombre de locuteurs trifluviens représentés et de l'étude d'une seule localité hors Montréal, pour qu'on puisse tirer des conclusions définitives sur le mode de diffusion du R dorsal au Québec.

Ces résultats, pour partiels qu'ils soient, soulèvent tout de même la question de la norme à la source du changement de lieu d'articulation. La littérature semble supposer qu'il s'agit d'une norme locale, celle de la ville de Québec, qui s'est étendue au reste du territoire. Pourtant, les phénomènes de nivellement dans le système phonologique du français au Québec semblent largement originaires de la région de Montréal, comme le montre bien Friesner (2010) pour d'autres processus. Cela, évidemment, correspond tout à fait à son statut de métropole et au poids démographique écrasant de la région montréalaise, qui rassemble près de la moitié de la population québécoise. On comprend mal, dans ce contexte, comment la zone dorsale, nettement minoritaire, aurait pu à elle seule imposer sa variante de R à l'ensemble de la province, et à la région montréalaise en particulier, à l'encontre de la direction générale des changements phonologiques au Québec. Il faut donc s'interroger sur le rôle possible qu'a pu jouer la norme internationale du français, où le R dorsal est clairement établi, comme source de la généralisation du R. Nous suggérons que la présence du R dorsal en territoire québécois a dû agir en tandem avec une norme externe que les médias nationaux ont largement contribué à diffuser (voir Reinke 2005). La simultanéité du changement entre Montréal et Trois-Rivières soutient l'argument que cette norme plus générale a pu jouer un rôle important et qu'elle s'impose globalement à l'ensemble de la zone laurentienne québécoise. L'influence de cette norme externe, des mécanismes de sa diffusion et de sa relation avec les variantes dorsales internes doivent évidemment être précisés, notamment par une analyse fine de la parole médiatique et du discours normatif, qui dépasse le cadre de cette étude.

5 Conditionnement contextuel

Le travail effectué à Montréal sur le changement du R s'est surtout attardé au conditionnement social de la variation. Quelques observations ont tout de même été faites sur la pertinence du contexte syllabique. En particulier, il a été avancé que le R apical était favorisé en attaque alors que le R dorsal l'était en coda (Clermont & Cedergren, 1979 ; Tousignant, 1987 ; Sankoff & Blondeau, à paraître). Comme nous allons

le voir, les données de l'enquête PFC de Trois-Rivières soutiennent dans une large mesure cette hypothèse. Pour arriver à ce résultat, nous avons comparé les taux d'utilisation des R apicaux et dorsaux dans neuf contextes différents, listés ci-dessous. Le dernier contexte, en position finale de groupe consonantique, est mis de côté puisque le R tombe presque systématiquement dans ce contexte en conversation spontanée.

- À l'initiale de mot Ex. *rouleau*
- En attaque interne simple Ex. *bourru*
- En attaque complexe (initiale ou interne de mot) Ex. *brutal, André*
- En finale de mot après voyelle
 - Devant voyelle Ex. *jour ensoleillé*
 - Devant consonne Ex. *jour pluvieux*
 - Devant pause Ex. *dans deux jours*
- En coda interne Ex. *forcer*
- Devant consonne finale Ex. *force*
- En finale de mot après consonne Ex. *fondre*

Deux résultats retiendront notre attention ici. D'une part, il faut noter qu'un bon nombre de R postvocaliques en finale de mot, suivis immédiatement d'une consonne ou d'une pause, sont vocalisés. Ce phénomène est extrêmement courant et couvre au bas mot la moitié des R dans ces catégories. Le tableau 4 précise le taux de vocalisation de ces R finaux pour chacun des six locuteurs trifluviens. Selon Sankoff & Blondeau (à paraître), la vocalisation serait particulièrement fréquente chez les locuteurs qui varient le plus entre R apicaux et dorsaux. Le tableau inclut donc également la proportion de R apicaux (parmi la somme des R apicaux et dorsaux, à l'exclusion des R vocalisés, comme dans la section précédente). Chez les locuteurs présentés ici, il semble que ce soit plutôt le locuteur le plus apical qui vocalise le plus (BP). Mais JB, le trifluvien le plus variable, vocalise également beaucoup, dans plus des deux tiers des cas. La relation entre l'utilisation des R apicaux, la variation et la vocalisation des R finaux reste à préciser.

Tableau 4 : Taux de vocalisation des R postvocaliques finaux devant consonne ou à la pause

	CL	HD	CC	WD	JB	BP
% de R vocalisés	48	72	50	48	69	88
% de R apicaux	2	14	16	17	62	98

D'autre part, l'ensemble des contextes ci-dessus peut clairement être divisé en deux groupes : prévoicalique (les quatre premiers contextes) et postvocalique (les quatre contextes suivants). On note en particulier que les R en finale de mot immédiatement suivis d'un mot à initiale vocalique se comportent clairement comme des R prévoicaliques, en évitant la vocalisation, et non comme des R finaux devant consonne ou à la pause. Le tableau 5 illustre l'utilisation de la variante apicale selon l'environnement pré- ou post-vocalique. Les R vocalisés sont encore ici exclus du compte.

Le contexte syllabique ne semble avoir un impact significatif dans le choix de la rhotique que pour un seul locuteur, JB, qui utilise la rhotique apicale à 13% en contexte postvocalique, mais à 89% en position prévoicalique. Ceci correspond aux résultats obtenus par Sankoff & Blondeau (à paraître), qui n'avaient retenu que les locuteurs « variables » (utilisant le R apical entre 20% et 80% des occurrences). À Trois-

Rivières, JB est le seul locuteur « variable » et il opte en effet pour le R apical en attaque et le R dorsal en coda.

Le patron observé chez les autres locuteurs, tous plus proches de la catégoricité que JB, est moins clair. On peut voir que deux locuteurs (WD et CC) utilisent plus la variante apicale en situation postvocalique, ce qui semble aller à l'encontre de la généralisation vue plus haut. Par contre, les seuls R dorsaux de BP (un locuteur très majoritairement apical) se font en situation postvocalique alors que les seuls R apicaux de CL (une locutrice très majoritairement dorsale) se situent en contexte prévocalique. Ces deux observations vont dans le sens de l'association dorsal-postvocalique et apical-prévocalique.

Tableau 5 : Taux d'utilisation du R apical selon le contexte prévocalique ou postvocalique

Locuteur	% prévocalique	% postvocalique	% général
BP	100	88	98
JB	89	13	62
HD	17	5	14
WD	14	23	17
CC	13	25	16
CL	3	0	2

6 Conditionnement diamésique

Les études sociolinguistiques sur le passage du R apical au R dorsal ne considèrent que le style conversationnel. Or le protocole PFC prévoit des tâches de lecture et il nous a semblé intéressant de comparer le R dans ces deux modes de production.

On peut en effet envisager au moins deux scénarios contradictoires. D'une part, on pourrait s'attendre à davantage de R apicaux en lecture, dans la mesure où la lecture a été acquise, chez ces locuteurs nés au plus tard dans les années 50, à une époque où le R apical était encore la norme, notamment dans le système éducatif québécois, largement tenu par le clergé jusque dans les années 60. D'ailleurs, on caricature encore volontiers les membres du clergé en « roulant ses R ». À l'inverse, on pourrait plutôt prédire une réduction des R apicaux en lecture, une activité plus formelle et plus surveillée et dont on s'attend qu'elle favorise la variante standard dorsale.

Le tableau 6 compare pour chaque locuteur les taux d'utilisation des R apicaux dans la conversation informelle (déjà analysée) et dans la lecture de la liste de mots complémentaire, composée de 209 mots ou courtes séquences. Cette liste comprend les mots eux-mêmes et les chiffres qui les précèdent. Seuls les R prévocaliques ont été considérés ici, contexte qui favorise les R apicaux et qui écarte les difficultés posées par la vocalisation de R en finale de mot. Le nombre d'occurrences apparaît entre parenthèses.

Tableau 6 : Nombre et taux de R apicaux prévocaliques dans la conversation et dans la lecture de la liste de mots complémentaire

	Conversation	Lecture	Écart
BP	100% (71)	100% (166)	---
JB	89% (55)	72% (176)	-17%
HD	17% (69)	12% (182)	-5%
WD	14% (70)	2% (168)	-12%
CC	13% (62)	29% (173)	+16%
CL	3% (74)	0% (171)	-3%

Comme on peut s'y attendre, les locuteurs catégoriques en conversation le reste en lecture. BP ne produit donc que des R apicaux en position prévocalique, sans variation de registre, alors que CL ne connaît que des R dorsaux, à quelques exceptions près dans la conversation. HD ne montre pas non plus de différence significative entre la lecture et la conversation.

Les trois autres locuteurs, cependant, manifestent des différences appréciables entre les deux modes de production, quoique dans des directions opposées. CC et JB offrent un contraste intéressant. CC produit davantage de R apicaux en lecture (29% contre 13%). Elle est la locutrice la plus âgée et a étudié plus de 12 ans dans un collège pour jeunes filles tenues par des religieuses. Cette augmentation n'est donc pas intuitivement surprenante. À l'inverse, JB réduit son taux de R apicaux en lecture. Il s'agit du locuteur le plus jeune du groupe, qui a été certainement moins exposé à l'ancienne norme apicale ; il détient également un diplôme universitaire en traduction, domaine où il a dû être en contact soutenu avec la norme prescriptive. Le cas de WD est moins clair. Comme JB, il présente davantage de R apicaux en conversation, mais il appartient plutôt à la même génération que CC. Dans tous les cas, une analyse individuelle plus poussée serait nécessaire pour mieux identifier les facteurs de variation entre la conversation et la lecture.

7 Conclusion

Cette contribution ne modifie pas fondamentalement les termes du débat sur la perte du R apical au Québec. Mais elle ouvre des perspectives qui n'avaient pas jusqu'ici retenu l'attention. On pense en particulier à la source et à la diffusion du changement à travers la zone apicale. Les données de Trois-Rivières, située à la limite de la zone apicale, suggère que ce changement n'est pas essentiellement motivé par la norme locale de la région de Québec, qui se serait répandue par contact direct dans la zone ouest. Peut-être y a-t-il lieu d'attribuer un rôle plus direct à une norme plus globale, mais il resterait à déterminer exactement comment cette norme a pu opérer dans le contexte québécois. De toute façon, beaucoup plus de données sont nécessaires pour raffiner la réflexion, avec notamment l'étude de localités additionnelles et un contrôle plus adéquat des variables socio-économiques. Ce travail est d'ailleurs en cours.

Nous avons également introduit un facteur additionnel dans ce débat, celui de la distinction entre conversation et lecture. Certains locuteurs peuvent adopter un comportement assez différent en lecture, dans le sens d'une réduction du nombre de R apicaux, ou au contraire d'une augmentation. Cette dimension mériterait sans doute une étude plus approfondie, ce que le protocole PFC permettra de faire.

Par ailleurs, nos données trifluviennes confirment dans une certaine mesure la préférence pour les R apicaux en position prévocalique et pour les R dorsaux en position postvocalique, de même que la fréquence des R vocalisés en fin de mot (sauf ceux immédiatement suivis d'une voyelle).

La suite des recherches sur le lieu d'articulation du R au Québec fait cependant face à une réalité incontournable : le vieillissement rapide des locuteurs « apicaux ». Le temps presse donc, dans une certaine mesure, pour compléter la base empirique nécessaire.

Références bibliographiques

- Blondeau, H., Sankoff, G. & Charity A. (2002). Parcours individuels et changements linguistiques en cours dans la communauté francophone montréalaise. *Revue québécoise de linguistique*, 31(1), 13-38.
- Cedergren, H. (1985). Une histoire d'R. In Lemieux, M. & Cedergren, H. (éd.), *Les tendances dynamiques du français parlé à Montréal*, Québec : Gouvernement du Québec, Office de la langue française, Vol. 1, 25-56.
- Clermont, J. & Cedergren, H. J. (1979). Les 'r' de ma mère sont perdus dans l'air. In Thibault, P. (éd.), *Le français parlé : études sociolinguistiques*, Edmonton : Linguistic Research, 13-28.
- Côté, M.-H. (2010). La longueur vocalique devant consonne allongée en contexte final et dérivé en français laurentien. In LeBlanc, C., Martineau, F. & Frenette, Y. (éd.), *Vues sur les français d'ici*, Québec : Presses de l'Université Laval, 49-75.
- Côté, M.-H. (À paraître). Laurentian French (Québec): extra vowels, missing schwas and surprising liaison consonants. In Gess, R., Lyche, C., & Meisenburg, T. (éd.), *Phonological Variation in French: Illustrations from Three Continents*, Amsterdam : John Benjamins.
- Deshais-Lafontaine, D. (1974). *A Socio-Phonetic Study of a Quebec French Community: Trois-Rivières*. Thèse de doctorat, University College, London.
- Dolbec, J. et Ouellon, C. (1999). Peut-on distinguer des variétés phonétiques en français québécois? *Dialangue*, 10, 17-28.
- Dulong, G. & Bergeron, G. (1980). *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines : atlas linguistique de l'Est du Canada*, vol. 1-10. Québec : Gouvernement du Québec, Ministère des communications / Office de la langue française.
- Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (2002). La phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure. In Pusch, C. & Raible, W. (éd.), *Romanistische Korpuslinguistik- Korpora und gesprochene Sprache/Romance Corpus Linguistics - Corpora and Spoken Language*, Tübingen : Gunter Narr Verlag, 93-106.
- Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (2009). Le projet PFC : une source de données primaires structurées. In Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (éd.), *Phonologie, variation et accents du français*, Paris : Hermès, 19-61.
- Friesner, M. (2010). Une prononciation « tsipéquement » québécoise? La diffusion de deux aspects stéréotypés du français canadien. *Revue canadienne de linguistique*, 55, 27-53.
- Kelly, S. (2010). Conversation dans la ville de Québec (Québec, Canada) : la religion pour un jeune Québécois. In Detey, S., Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (éd.), *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone : ressources pour l'enseignement*, Paris : Ophrys, 311-324 (DVD, VII.2).
- Mielke, J. (2011). An articulatory study of rhotic vowels in Canadian French. *Proceedings of the Canadian Acoustical Association*, Québec.
- Morin, Y. C. (2002). Les premiers immigrants et la prononciation du français au Québec. *Revue québécoise de linguistique*, 31(1), 39-78.
- Poirier, C. (1994). Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord : l'éclairage de l'approche comparative. In Poirier, C., Boivin, A., Trépanier C. Verreault, C. (éd.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 69-95.
- Reinke, K. (en collaboration avec Luc Ostiguy) (2005). *La langue à la télévision québécoise : aspects sociophonétiques*. Québec : Office québécois de la langue française.
- Sankoff, G. & Blondeau, H. (2007). Language Change across the Lifespan: /r/ in Montreal French. *Language*, 83, 560-588.

- Sankoff, G. & Blondeau, H. (À paraître). Instability of the [r] ~ [R] alternation in Montreal French: the conditioning of a sound change in progress. In van de Velde, H., van Hout, R., Demolin, D. & Zonnevelde, W. (éd.), *Variation: Sociogeographic, Phonetic and Phonological Characteristics of /r/*, Amsterdam : John Benjamins.
- Sankoff, G., Blondeau, H. & Charity, A. (2002). Individual roles in a real-time change: Montreal (r-R) 1947-1995. In Van de Velde, H. & van Hout, R. (éd.), *R-atics: Sociolinguistic, phonetic and phonological characteristics of /R/*, Bruxelles : ILVP, 141-158.
- Santerre, L. (1979). Les (r) montréalais en régression rapide. In Lavoie, T. (éd.), *Les français régionaux du Québec*, Numéro spécial de *Protée VII(2)*, 117-132.
- Santerre, L. (1982). Des r montréalais imprévisibles et inouïs. *Revue québécoise de linguistique*, 12(1), 77-96.
- Tousignant, C. (1987). *La variation sociolinguistique. Modèles québécois et méthode d'analyse*. Sillery : Presses de l'Université du Québec.
- Tousignant, C., Sankoff, D. & Santerre, L. (1989). New results on Montréal French /r/. In Fasold, R. W. & Schiffrin, D. (éd.), *Language change and variation*, Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins, 85-94.
- Verreault, C. & Lavoie, T. (1999). “La langue de nos gens” du Père Laurent Tremblay : une première synthèse sur la variation géolinguistique du français parlé au Québec au début des années 1940. *Langues et linguistique*, 25, 145-212.
- Vinay, J.-P. (1950). Bout de la langue ou fond de la gorge? *French Review*, 23, 489-498.
- Wolfram, W. & Schilling-Estes, N. (2003). Dialectology and linguistic diffusion. In Joseph, B. D. & Janda, R. D. (éd.), *The handbook of historical linguistics*, Malden : Blackwell, 713-735.